

Au royaume des aveugles, nul n'est roi

L'écrivain chinois Bi Feiyu réussit à faire sentir au lecteur ce qu'est la vie sans voir

NILS C. AHL

Quelques pages avant de conclure, le narrateur des *Aveugles* a cette remarque sibylline : « On dit toujours que les non-voyants ont une existence monotone, or tout dépend de ce qu'on met derrière ce mot. » Monotone : l'adjectif dit précisément l'étrangeté de ce texte. Car, monotone, la vie de ce groupe de masseurs aveugles (le massage est une activité traditionnelle des non-voyants en Asie) au cœur de ce roman l'est, indéniablement. Les journées se ressemblent, les clients se succèdent, les lieux sont toujours les mêmes : les cabines de massage, les dortoirs séparés, les quelques rues du quartier. Et pourtant, reclus en eux-mêmes, ces aveugles-là connaissent des existences mouvementées. A l'écart du monde des valides, dans le silence des pensées. A notre insu. Dans le noir, les aveugles voient, dit-on. Ce récit découpe le noir, il en détache les couches et les blocs, un par un. Il l'illumine, lui rend une profondeur et une perspective.

Bi Feiyu, né en 1964, dont le roman *Trois sœurs* (Picquier, 2005) est probablement le plus connu, a longtemps caressé du

bout des doigts ce livre avant de l'écrire. Le pari romanesque n'est pas mince, en effet. Pas de description, ici, on ne donne pas à voir – puisque les personnages ne voient pas. Mieux : on dit ce qui ne se voit pas, on en dessine les contours, on en devine les significations. Sous la plume de l'auteur chinois, c'est un théâtre incertain et flou que l'on suppose et que l'on imagine. L'univers entier s'écoute. Il se cartographie autrement : volumes, distances, consistances. Le lecteur est plongé dans un système de perceptions qui altère le récit, même si le narrateur a la délicatesse de ne pas le dérouler tout à fait à l'aveugle. Le résultat est parfois déroutant mais jamais gratuit.

Belle invisible

Bi Feiyu a choisi la forme la plus banale, la plus simple possible. La narration passe d'un personnage à l'autre, jour après jour, et suit les pensées et les émotions les plus universelles. L'argent, le sexe, le travail, la famille, les joies, les désespoirs – et les amours. Car les non-voyants sont comme tout le monde. Sauf qu'ils ne voient pas, bien sûr. Ce qui parfois les plonge dans des questionnements sans réponses. Quand Sha Fuming, l'un des deux propriétaires du salon de massage, s'amourache de l'une de ses employées, la séduisante Du Hong, ce sont les compliments des clients sur la très grande beauté de la jeune femme qui

l'inquiètent. Car « les non-voyants se servent du monde plus qu'ils ne le comprennent. Le problème, c'est que la beauté ne sert pas : il faut pouvoir la comprendre ». Belle, Du Hong en devient lointaine, comme emportée par le regard des autres – sans pouvoir s'en expliquer.

Dans ce passage, comme ailleurs, se joue l'un des drames secrets et répétés de ce livre : le monde voit, mais pas les aveugles. Ils vivent dans le même monde que nous, mais leur monde n'est pas le nôtre. La dissimulation est double. A chaque communauté, ses obscurités, ses mystères, ses règles. La solitude s'éprouve autrement – en permanence et jamais. L'écriture pourtant chorale de Bi Feiyu est en fait celle de solitaires qui ne savent jamais comment on les dévisage.

La très grande réussite de ce texte tient à la fidélité de son narrateur à ses personnages. A la façon également dont il joue avec des références classiques de la littérature chinoise. Comme si, finalement, le livre était aussi une affaire de cécité : le dialogue de deux aveugles, l'auteur et le lecteur, de part et d'autre du texte, qui ne se rencontrent qu'en se devant. Pour le narrateur, mais aussi pour certains de ses personnages, la littérature représente une langue commune. Un catalogue d'émotions toujours inaccessibles dans leur intégralité. Et que l'on éprou-

ve ensemble pourtant. Voyants, non-voyants, lecteurs, écrivains – tous tendus vers un ailleurs si proche, à portée d'un impossible regard. ■

LES AVEUGLES, de Bi Feiyu, traduit du chinois par Emmanuelle Péchenart, Piquier, 464 p., 22 €.